

Legation de Suisse
en
France.

Paris, (4, rue Cambon) le 18 Mars 1893

(Prière de rappeler le numéro 21 ci-contre)

N^o 1



L. de circulation.

Monsieur le Conseil fédéral

Il y a une dizaine de jours, j'étais obligé de garder le lit & recevais une longue et bonne visite de M. Jules Ferry. ^{Charakterbeschreibung} Avant-hier, ma femme recevait la visite de M^{me} Jules Ferry qui se montrait tout heureux d'avoir pu faire une tranquille promenade avec son mari, mais qui constatait cependant qu'au cours de cette promenade, le nouveau président du Sénat avait paru incommodé par le soleil printanier; elle manifestait qqes préoccupations pour la santé de son mari. Depuis trois ans, Ferry souffrait d'une maladie de cœur; il m'en avait parlé une fois, mais dans les derniers mois je l'avais trouvé beaucoup mieux; dans cette dernière visite, il était si joyeux et rien ne semblait faire prévoir que cette conversation dût être la dernière entre nous. C'est

Monsieur
Monsieur Lachenal, Conseil fédéral

Berne



avec une profonde émotion que je Vous ai télégraphié hier soir
sa mort subite.

Depuis plus de vingtans je connaissais Jules Ferry; je l'avais rencontré
comme jeune homme à la fin de l'Empire en allant dans des images
de fumée chez Nefftzer, alors directeur du Temps, à l'époque où
ce journal ne s'intéressait pas encore aux travaux publics. —
Nous sommes restés constamment en relations depuis cette époque;
la famille de sa femme avait des relations avec ma famille;
puis M^r Ferry est entré dans le gouvernement, et après
sa rentrée dans la vie privée, j'ai, sans quelques interruptions
pendant qu'il se montrait protectionniste intraitable, continué
à le voir & à bénéficier de ses informations toujours sûres
& clairvoyantes.

L'amitié de Ferry était difficile à acquérir; il était plutôt
défiant & réservé, mais une fois qu'il avait constaté le
caractère de quelqu'un & s'était livré, il restait un ami fidèle et
sûr. Son amitié était constante comme sa constance était grande
dans l'adversité; j'en ai souvent admiré son égalité d'humeur; je

l'ai vu de près dans les moments les plus difficiles de son existence
plein d'amertumes & ne l'ai jamais entendu prononcer un
mot de récrimination : quelques heures après la chute du
pouvoir, au lendemain de Langson, alors qu'arrivaient les
télégrammes annonçant qu'on s'était trompé, qu'il y avait eu une
fausse alerte & non un désastre, je l'ai trouvé dans ses
papiers & les empaquetant dans des valises pour quitter le ministère des
affaires étrangères comme s'il se fût agi d'aller à la campagne. —
Le lendemain de l'élection de M. Carnot à la présidence de la
République, il m'a raconté les incidents de couleur du congrès de
Versailles comme s'il n'eût pas été en cause. — Dans les dernières
années, alors qu'il était abandonné par les électeurs & qu'il passait
généralement pour un mort-vivant, il n'a pas formulé devant
moi une seule plainte contre qui que ce soit, ne se départissant
jamais de sa dignité calme & un peu hautaine, et ne dénigrant
personne. —

Cette force de caractère est et restera le fond, la partie essentielle
du rôle de Ferry. Il l'a déployé pendant le siège de Paris & notamment à

la fin du siège en prenant, avec Ernest Picard, la responsabilité de
 faire tirer sur les bandes entourant l'hôtel de Ville pour y proclamer
 la Commune. Il y a aujourd'hui 22 ans, lorsque les communards victorieux
 se furent rendus maîtres de Paris, ils voulaient Ferry, qui fut saisi & caché
 par Méline, alors maire du 1^{er} arrondissement. — Il a déployé cette
 même ténacité dans les affaires de Tunis, et, quoiqu'on ne
 puisse penser, dans celle du Tonkin (voir le livre de Bi. Voté aujourd'hui
 ambassadeur de France à Rome) — Il a, dans un autre domaine,
 et grâce à sa longue fermeté, rendu à la République française le
 service le plus décisif en faisant triompher & passer dans la
 réalité l'instruction primaire gratuite, obligatoire & confessionnellement
 neutre, malgré des résistances extrêmement opiniâtres; c'est peut-
 être cela qui a permis à la République de franchir l'étape fatale
 des 18 ans au bout desquels tout gouvernement échavire en France
 depuis son siècle. — Enfin, lorsque le Bonlangisme s'est abattu
 sur le pays à la suite de la faiblesse gouvernementale des Floquet,
 de Goblet & autres autres ou tambours, c'est encore Ferry qui

a repris la direction de la lutte, je l'ai vu arriver chez moi un dimanche après-midi et, à la fin d'une conversation de deux heures dans laquelle je lui avais en toute liberté exposé mes impressions sur les conséquences intérieures & extérieures du maintien de Boulanger au ministère de la guerre, se résumer par la déclaration qu'il désignait encore de deux voix & qu'il voterait contre tout ministre dont Boulanger ferait de nouveau partie & pour tout ministre qui exclurait le général; c'est alors qu'il a commencé son admirable campagne débutant par le discours où Boulanger était qualifié de l'Arnauld de ce siècle, se continuant avec le concours de Grigny par la formation du cabinet Rouvier, et se développant avec une grande souplesse et avec le patriotique concours d'un d'Arville, le Baron de Mackau, jusqu'à la victoire finale, grâce à l'absence de scrupules de Constant que Ferry avait "garanti" au point de vue de la fidélité à la République. Ferry m'avait formulé dès la première heure son programme avec une résolution implacable: "les gens-là, on les tue ou ils vous tuent".

Evidemment cet homme d'action, souvent brusque, brutal même

devant certains petits hommes et certains petites choses, haïssait fermement les gens vides, les faiseurs de phrases, les songe-creux^(*) et les poltrons. Il ne m'a jamais dit de bien ni de Floquet, ni de Freycinet; il excellait même à résumer en un ou deux mots typiques leur manière de gouverner, mais jamais il ne m'a lancé contre eux des insinuations; il m'a toujours donné des faits, que la suite a scrupuleusement confirmés. N'avait, en d'autres termes, de la probité politique; quant à sa probité privée, malgré toutes les injures débitées à ce sujet pendant des années contre Ferry par Henri Rochefort, elle est absolument hors de conteste.

A l'égard de la Suisse, l'attitude de Ferry a été constamment franche. J'aimais infiniment mieux avoir à traiter avec lui, qui savait refuser, qu'avec d'autres plus aimables qui ne concluaient rien ou qui, après avoir accepté, lâchaient pied. Dans l'affaire du Simplon, il a étudié, puis a refusé plutôt que de nous laisser de bonnes paroles. Dans l'affaire de justification

(*) A ce propos de ma, je dois dire que Ferry n'avait pas le sens des questions sociales; il a défini devant moi, dans l'intimité, la question sociale: "des mécontents qui veulent travailler à heures et être payés" pour 12".

de la Savoie, il a nettement & courageusement admis le bien-fondé de nos réclamations. — En matière commerciale, il a été, dans les dernières années, beaucoup plus transigeant que Milène & nous en a donné des preuves, comme président de la commission des Douanes du Sénat, mais les maladresses de deux grands fabricants suisses l'ayant convaincu qu'on pourrait attirer en France une partie de nos platons de coton & de nos têtes de soieris, il en a habilement profité. Pourquoi M. Schwegler & un autre fabricant suisses de sont-ils naïvement laissés mener par le bout du nez & ont-ils cédé à la vanité de tout dire à M. Ferry ? C'est à en pleurer.

Quant à la politique extérieure de Ferry, il l'avait trahie dans un jour d'abandon en me disant : "la France doit attendre le mat du traité de 1870 ; quand le vieux Guillaume, Moltke & Bismarck auront disparu, nous agirons au mieux de nos intérêts & comme la situation de l'Europe le permettra ; d'ici là il faut attendre" — Au fond, Ferry voulait la revanche, cela est certain, mais avait le courage de ne pas céder au courant de la ligue des patriotes et de compter sur le temps.

Les allemands avaient tout à fait tort de le croire moins revanchard
que d'autres plus bruyants; il l'était autrement, vosté tout.

Excusez moi, Monsieur le Conseil fédéral, d'être entré dans
autant de détails rétrospectifs, mes vieilles relations avec le défunt,
mon cher ami personnel, la place que Ferry occupait & paraissait
devoir occuper encore dans ce pays, me serviront de paratonnerre.

Il serait prématuré d'entrer dans l'examen des conséquences
de cette mort. — Evidemment M. Carnot, s'il ambitionne de
rester encore à l'Élysée en Décembre 1894, voit le terrain débarrassé
de la concurrence de MM. Floquet, Freyinet, Brisson et de
celle du pauvre Ferry. — Evidemment aussi la situation de M.
Constans se trouve modifiée, car Ferry était l'homme sur lequel
on comptait à la fois pour amener M. Constans au Ministère
de l'Intérieur & pour contenir le même M. Constans dans les
limites de son rôle de grand électeur chargé de manipuler
le scrutin moyennant récompense honnête. — Evidemment le Sénat
ne se sentira plus délié, bridé & éprouvé pour tenir tête à une

chambre sans direction.

D'autre part, Ferry a eu le privilège de mourir en pleine force, après avoir vécu, pour les quinze derniers jours de sa vie, une grande satisfaction après de tragiques et immédiats débâcles. Peut-être serait-il devenu encombrant. Peut-être, en convoitant la présidence de la République, aurait-il amené de graves déceptions dans le parti républicain. J'ai toujours eu l'impression que Gambetta était mort à son heure pour le bien de la France dans laquelle il occupait une place qui commençait à devenir exagérée. Ferry a, dans l'histoire de la 3^{ème} République, une place analogue à celle de Gambetta et, comme lui, comme Cavour, disparaît sans courir le risque des fautes et des ambitions séniles. — C'est une grande force qui s'en va, au moment où peut-être l'usage de cette force aurait pu prendre une direction regrettable.

Après, Monsieur le Conseiller, les assurances de ma haute considération.

Kerdy
+